

A photograph of a dense forest with tall, thin trees and a path leading through them. The text "EN ÉTATS CÉLÈSTES" is overlaid in white, serif font.

EN
ÉTATS
CÉLÈSTES

EN ÉPIGRAMMES

Nouvelle
David Chambost
Ray's day 2016

Étrange comme ça fait remonter tous les vieux souvenirs.
Mourir.

Rabougrie contre ton tronc d'arbre tu tousses - tache la neige de vermillon, c'est les poumons, mauvais - luttant contre le froid qui se love dans ta poitrine, insidieusement.

Mal. Il aurait eu une balle et tout aurait été fini, seulement de la chevrotine, dégâts quand même, sûr. Là, à la jambe, une autre tâche, une de plus avec celles dans la neige. Pas beaucoup de sang, sans doute juste le muscle, ce serait plus grave tu serais déjà morte.

Ce plomb en toi, c'est pas ce qui te pèse. Ce grand drap qui s'abat au dessus des arbres, sous tes yeux, tombé d'au-delà du monde.

Tu crèves de peur.

Tu essayes de reconstruire le fil, remonter à la source, du creux de ton arbre, mourant calfeutrée dans ce mensonge si plaisant : si tu ne bouges pas, le temps s'arrête, le monde aussi et tu vivras. Aller au devant, remonter le fleuve, revenir, revenir à tout prix à la raison de ce massacre, revenir au point où tu trébuches, tu tombes et jamais tu ne te relèves.

Ta mémoire qui se bloque sur la catastrophe de mai, des années de ça. Quand tout a changé, là c'est clair, mais dans ta tête les souvenirs qui s'écartèlent, tout se brouille, avant et après, et tu ballottes entre les instants au rythme des battements de ton cœur, remontant l'après, retombant dans l'avant, balançant de plus en plus loin.

Revenant et refluant au rythme du sang qui te glisse entre les doigts.

La rue pue la peur. Dans la banque, vous n'êtes que dix ce matin. Expression paniquée de la secrétaire, le directeur ne répond pas. Il toussait hier, blême. Il y a des rumeurs. Routine robotique, se rendre compte en allumant les ordinateurs que le serveur ne répond pas. Impossible de travailler.

Pas de clients. Un homme avec un masque passe devant l'agence et vous regarde par la vitre, comme des bêtes étranges, pourquoi être là vu ce qui se passe dehors ?

Dix heures. Nathalie qui prend sa veste soudain et pars, sans rien dire. Dernière fois, tu l'appréciais bien. Onze heures. Tu as compté douze voitures dans la matinée, mais près de trente quatre passages des pompiers et des ambulances. Ils ne mettent même plus la sirène.

Midi, tu te lève et tu te rends compte que les bureaux sont déserts. Impression absurde que tu as été seule tout du long. Un papier se balade sur la moquette bleue.

Au loin, le tonnerre, un orage arrive.

Quinze heures, un client. Poivre et sel mal rasé, chemise griffée mais blouson élimé. Il veut vider son compte, en liquide. Terrorisé. Tu explique que les serveurs étant en panne tu n'es pas en mesure d'effectuer ce genre d'opération. Il te regarde avec un drôle d'air et il ne comprend pas, tu as dû répondre comme d'habitude, avec ton sourire un peu joyeux et aimable, tout faux, tellement faux que tu arrive à lui

sortir maintenant.

Il s'en va à reculons, il a l'air de se demander si il est dans le vrai monde où ailleurs. C'est étrange, c'est sans doute un réflexe, mais tu as envie de lui proposer un prospectus car ce mois de mai, vous faites des offres spéciales pour les prêts.

Ils parlent d'une pandémie de bronchite sévère. Ce n'est pas si grave si l'on a un masque.

Les masques ne suffisent pas, et ils tombent comme des mouches tous à s'étouffer, les poumons plein de sang. Le monde s'effondre, tu le sais car tu ne vas plus au travail depuis hier, mais surtout surtout maman ne répond plus au téléphone, elle ne répondait déjà plus avant que le téléphone cesse de marcher.

De ton bureau, tous les jours, tu vois un type qui mange son sandwich sur un banc du parc. Costard et sandwich mayonnaise, tous les midis. Un jour il ne vient plus. Il ne faudra pas trois midi de plus pour que beaucoup d'autres habitués de ta journée manquent à l'appel.

Maman à l'hôpital, maman dans un sac, perdue dans ce gros tas d'autres sacs noirs en plastique, sans étiquettes, entassés dans la chambre froide. Un seul type là avec une liste, il fait quoi avec sa putain de liste, aurait dû partir avec les autres ; il met les gens dans des sacs et sa putain de liste qui s'allonge, s'allonge.

Des noms et parfois juste des mots, puis un chiffre quand il peut plus raconter et bientôt il n'aura plus de sacs et ce sera fini sa liste, il sera temps de partir et essayer d'oublier.

Maman dans un sac mais tu ne peux pas savoir lequel, restera

dans le tas et ça te tuera jusqu'à la fin de ne pas avoir su quel sac, juste savoir quel sac regarder.
Dire au revoir et pardon.

Le client de l'autre côté du bureau te fait un sourire. Il pense que ça va marcher, que son prêt sera validé, la maison achetée, les enfants cesseront de brailler entre ses pieds et iront se perdre dans le jardin. Il y croit très fort. Le dossier sera refusé, il recevra un courrier dans la semaine.

Tu lui rends son sourire en retour.

Un groupe de militaires prend en charge les survivants. Ils ont installé des tentes dans le parc, ce qui te semble absurde. Tu rentre dans une maison proche et aussitôt le bourdonnement des mouches et l'odeur t'assaillent. Tu n'as pas besoin de voir pour imaginer. Ils ont tous crevé comme des animaux malades, terrés terrifiés dans leur maison, dans leur appartement. Rabougris mains serrés contre ce qu'ils pouvaient agripper quand ils n'étaient plus capables de respirer.

Vu sa photo, hypocrite en robe blanche enjouée avec l'autre con tout en plastique, mais putain pourquoi putain tu vas chercher des trucs pareils avec le temps t'as pas appris à lâcher l'affaire mais rien à faire ce trou noir dans ton bide. Elle a pas le droit de jouer le bonheur, même dix ans plus tard, c'est faux, tout sauf sans importance. Le goût des clopes sur tes lèvres, amer. Même pas des larmes, juste du vide.
Tu peux même pas appeler maman pour prendre des nouvelles et passer à autre chose, Clarissa elle vit toujours là-bas alors tu parles que ta mère elle sait

pour le mariage. Elle va décrocher le téléphone et saura que tu sais à l'instant où tu appelle. Ni reproches, ni moqueries, ni excuses, ni réconfort. Juste sa neutralité à la con, infinie de miséricorde comme si ce n'était pas nécessaire d'en parler, pas ses affaires mais. si. c'est. toi. qui. a. tout. foutu. en. l'air. Les larmes finissent par te venir au creux de la nuit mais bien trop tard, ne te purgent pas de ton malheur, juste te brûlent le visage quand tu réalises qu'en fin de compte, ce qui te tue depuis ce jour c'est de rester si seule.

Le camp devient infernal en moins d'un mois, ils imposent leur loi, leurs conditions.

Bientôt vous ne pouvez sortir qu'accompagnés par un troufion. Protection paraît-il, des rôdeurs disent-ils. Chaque semaine qui passe et ça pue de plus en plus. C'est quand ils commencent à parler de mères porteuses, pour le "renouvellement" que tu fais le mur, c'était pas si difficile. Un dernier regard en arrière et tu te dis qu'il est bien misérable, ce dernier vestige de la civilisation, comme ils l'appellent. Une bande de bas du front qui règne avec la force sur un camp de toile et de boue, avec comme seul projet de pouvoir sauter à l'œil toutes les filles à disposition. Pour le bien commun, un truc à retenir ça. Pour le bien commun, ça veut dire pour mon bien à moi.

Maman qui disait merci, tu as été très digne pour ton pauvre papa, se rendait pas compte de l'insulte ; comme si tu allais te mettre au dessus du trou et pisser dans sa tombe. Elle pigeait pas pour la banque, elle comprenait pas que ton travail c'était de porter un tailleur et de sourire derrière ton bureau toute la

journée. Elle s'était mise dans la tête que t'était juste rebelle en fin de compte, à cause de tes seize ans, à cause de Clarissa et depuis rien à faire, tu bosses à la banque mais non. Clarissa plus jamais, pas ta faute elle refusait de te voir et ta mère qui te servait la soupe tous les soirs sans te regarder, sans commenter.

L'enfer.

Alors, la banque tu parles, elle voit plus qu'un truc imprévisible, prêt à péter à tout moment.

Alors qu'en vrai...

Mais c'est pas grave, tu étais habillée sobrement pour ton père, juste triste et désorientée, même pas bu d'alcool, alors elle pense, elle pense que tu as fait un effort.

Si elle savait.

La crasse qui te colle à la peau, tes vêtements gras de sueur. Les lanières de ton sac qui te scient les épaules, peu importe les montagnes sont là. Oublié l'épisode du camp, c'est loin, la carte que t'as donnée le voyageur est assez précise, et cette croix dans une vallée, qui fend le papier, elle dit nouveau départ. Essayer, ça ne coûte que des jours de marche, la dernière fois n'était pas la bonne, au cul les enfoirés qui font leur loi et voulaient que ce soit la tienne.

T'as pas survécu à la fin du monde pour qu'on te dise quoi faire.

Croisé ce gars dans la forêt, alors que tu avais quitté le camp depuis des jours. Encore plus crasseux que toi, mais l'air gentil. A partagé son repas, accepté ton mutisme. A dit tu sais, c'est pas grave, je connais un endroit bien. Facile d'y vivre, mais ils ont besoin de gens, pas assez nombreux. Toi tu ricane, finit par lui dire pour le camp, c'est pas pour toi les ordres.

Il dit : pas d'ordres. Tu fais comme ça te chante et tu récoltes en conséquence. Ils te laisseront juste pas mourir de faim, reste dépend de toi.

Tenant, alors tu marche, et les montagnes chaque jour plus proches. Respire. La nuit dans les ombres, des mouvements. Se barricader chaque soir, pas les maisons vides qui manquent.

Tata Denise qui sanglote poliment, tu comprends pas comment elle pouvait dire autant de mal de lui et pleurer autant à son enterrement. Maman digne veuve cassée. Les autres, trop de monde pour papa il était pas si populaire. Des trucs inattendus qui remontent, l'image de vous deux, dans la voiture, parlant de la fois où le chien avait disparu quand tu étais petite et que papa qui avoue, avait pas voulu te le dire, pas avant tes vingt ans, que le chien s'était fait renverser ; alors ils t'avaient fait croire qu'il était parti vivre des aventures, dans les bois, derrière la maison.

Invraisemblable tout ce qu'il se passe aujourd'hui, c'est fini, où on va ?

Merci beaucoup, de l'eau pas du vin.

Faudrait que tu arrêtes la clope chérie.

Les enfants dans le jardin cavalent à la poursuite des nuages.

Passe la cinquième pour dépasser le camion, porte du garage grince, l'eau dans le verre, ronronnement du frigo dans la cuisine, il fait nuit dans ton intérieur, impossible de comprendre ce qui a bien pu se passer, on te rendait la monnaie et papa est mort et tu es là, dans une cuisine sombre à grignoter ton verre, ton appartement vide et où sont tous ces gens bien

habillés maintenant ?
Il faut appeler maman, dans sa maison vide.
Quel jour on est ?

Tu les scrute sans rien dire, ils font de même. Une trentaine de mètres vous séparent, sur cette pauvre route craquelée par les herbes hautes. L'enfant esquisse un signe de la main mais sa mère aussitôt qui agrippe le petit poignet et le rabat contre sa hanche. Elle ne te quitte pas des yeux, ils brillent "danger, ennemi".

Il n'y a rien à dire, quelques secondes ont suffi.
Tu leur laisse la route, tu tourne à droite et tu t'enfonces dans la forêt.

La dame du magasin ne te regarde pas quand elle te dit : « Quarante-six euros quatre-vingt-dix ». Ton portable sonne et tu décroche en lui tendant l'argent, la voix de ta mère éraillée par les milliers de kilomètres, et elle te tend la monnaie, un ticket sous les pièces et seulement alors vos yeux se croisent, ton père est mort ce matin.

Une demi journée à geler dans la rivière, à essayer d'attraper les truites qui remontent le courant. Éclairs argentés au fond de l'eau et toujours loin de tes mains, impossible. Rares sont les fois où tu sens filer entre tes doigts une forme fuyante, la frustration et la rage ne sont jamais si hautes que quand tu manques de si peu ta proie. Midi passé, tu te traînes dans l'herbe de la berge, et ton ventre hurle. Inconcevable ce que la faim peut dévorer ton esprit quand elle dure trop longtemps. Étendue ventre contre le sol et la seule chose qui te vient en tête c'est cette rengaine stupide : « Avec ces averses régulières, l'herbe de mon jardin est verte et bien grasse ».

Bien grasse l'herbe, ça reste dans ta tête et ça ne veut plus en sortir, impossible d'en revenir, grasse elle est cette herbe. Tout à coup cette odeur de rôti, abominable fumet de viande grillée à cœur qui te viole, s'insinue au plus profond de tes narines. Il te monte de partout et tu répètes : « Grasse, bien grasse, grasse », et tu arrache à pleines main les touffes d'herbes, si vertes, si grasses, toujours affalée au milieu de cette berge si désespérément pleine d'herbe bien grasse, tu en tire vers ta bouche, tu te goinfres de cette bonne herbe grasse, pourtant si dure à mastiquer, encore, encore, avaler et s'étouffer, ne pas mourir et s'empiffrer avidement de toute cette...

Une heure après tu te tords de douleur, mais les crampes valent mieux que la faim, elles valent mieux que tout.

Le professeur t'appelle mais tu peux pas répondre, il y a ce bout de papier passé en secret dans ta main, un gribouillis au bic, une fille, la tête entre les cuisses d'une autre, nature détaillée insistant sur le détail au détriment de la composition ; et l'artiste d'ajouter ton prénom là-dessous, « grosse gouine » en commentaire, pour l'effet de style ça monte en toi comme du poison et tu sais, tu sais que tu devrais pas garder les yeux fixés sur ce truc, tu sais qu'il, qu'elle, qu'ils te regardent tous la bave au lèvres si tu dis rien ils gagnent si tu réagis ils gagnent encore plus et tout ce merdier qui tourne comme une lessiveuse dans ton crâne arrête de regarder ce truc rien à y lire et déchiffrer ; il y a une paire de mains posées en face de toi sur ton bureau et
« Il faudrait prêter un peu plus attention à ce qui se passe en classe, mademoiselle »

Pas pu t'empêcher, c'est parti tout seul, le livre de géo troisième édition droit dans sa gueule à lui, il avait rien fait mais il aurait pas dû, et trois petites dents blanches qui roulent sur le sol de la classe ; pas pires que le *hhho-silence* qui vient, obscène car c'est pas du choc, c'est de la joie pour beaucoup, ils ont eu ce qu'ils voulaient et en mille fois mieux encore.

Course dans le couloir, retour maison plus tôt, ding ding, bonjour madame c'est les gendarmes, alors maman qui se faisait déjà des idées sur toi là elle est fixée, papa qui s'énerve et comprend pas et s'énerve et je comprends pas. Tu reviendra pas au lycée, ils veulent plus de toi mais pas de juge car le prof veut pas porter plainte il a vu le petit mot et c'est peut-être le seul qui te défendra après, a compris que c'était pas pour sa gueule, pas de rancune.

Il a capté qu'il était juste là au mauvais moment, au mauvais endroit.

Tu y es arrivée.

Niché au creux d'une vallée, planté sur les pentes escarpées. Tu arrives, on te regarde et tu as d'un coup l'impression d'avoir fait une grosse connerie, encore une fois d'être celle de trop, celle qui dérange. Alors tu leur gueule dessus, quoi quoi, vous préférez que je reparte pour me faire bouffer dans la lande peut être et ça leur fait peur d'un coup, avec leurs regards en coin de petit village isolé, ils auraient pas cru que tu les attaque de front. Juste que tu subisses.

Il y en a un qui sort du lot et qui t'aborde, poli malgré ta grosse colère. Moise il s'appelle, vieux bougon à barbe, un tordu qui marche de travers, et tu sais que c'est un surnom Moise, que c'est à cause de sa grosse barbe. Tout le monde fait

un peu ça maintenant, il t'en faudrait un aussi sans doute.
Il te dit de pas t'en faire, c'est juste un peu de méfiance, tu es la bienvenue.

Une obsession, tu sais pas, mais ce soir là c'est resté à jamais resté gravé en toi, tu comprenais pas pourquoi Clarissa en faisait un drame, surtout qu'elle avait joui alors que toi non, pas encore, si près enfin, si chaud mais voilà, catastrophe, et tout qui se casse la gueule après ça.

L'a pas frappée à la porte, entrée sans demander et elle ne voit que ta chambre en bordel et Clarissa et toi, un fragment d'une demi seconde qui ruine tout le reste. Il y aura des rumeurs, mais le pire pour toi c'est ce truc qui te reste encore dans la tête, c'est que c'était le plus beau moment du monde avec la lumière, la musique, sa peau chaude et ces jeux malhabiles et ça venait doucement mais tout détruit l'instant parfait, ton absolu.

Si elle avait voulu rester, en parler, ça se serait bien passé, juste un peu de honte, et puis maman n'est pas une connasse, et même si après elle te regardais plus pareil, elle t'a rien reproché. En tout cas pas ça. Mais partie Clarissa, volé ton instant, évanoui le bonheur. T'as joué à la conne, m'en fout rien à battre c'est que dalle mais en vrai, en vrai c'était important hein, c'était rien de sûr, rien de gravé mais vos lèvres et votre peau et cette chaleur chocolat qui venait sans qu'aucune de vous deux ne l'attende, alors qu'un instant avant tu fumais ta clope et qu'elle couvrait la musique avec des mots que tu ne voulais pas entendre ; cet instant-là il devait rester et résonner.

C'est plus que le vide au creux de ton bide qui sonne quand tu l'aperçoit dans les couloirs du lycée, à t'éviter à naviguer à contre-sens dans les rumeurs vu que tout le monde sait car tout le monde sent que y'a un problème et putain elle te manque en fait, jamais elle aurait dû s'enfuir vous auriez pu parler un peu et tout serait allé mieux.

Une femme du village te montre comment on ramasse les tomates, une torsion et c'est bon. Intérieurement, tu te dis que c'est plus facile que d'arracher de l'herbe. Ils ont rien demandé, ils te montrent juste. Un peu agaçants de politesse, mais pas non plus, pas non plus - lourds. Te laissent faire ton truc, donc tu aides un peu, pas tant qu'il faudrait mais ça semble suffire, tu prends peu aussi.

C'est comme ça que tu es, fuyante, mais ok ma petite dame, on comprend.

Merci, putain, merci merci merci merci merci tu veux crier enfin, courir au dessus du village et leur hurler ça toute la journée jusqu'à ce qu'ils te détestent. Papa dans sa caisse et maman dans son sac, ils auraient été fiers de toi.

Plus toute seule.

*Son, she said, have I got a little story for you
What you thought was your daddy was nothin' but a...
Adossée au mur, jean beige et haut fraise, la tête en
l'air mais pas trop, occiput vissé au rebord de l'étagère,
un clope au bec, pas la dernière
While you were sittin' home alone at age thirteen
Your real daddy was dyin', sorry you didn't see him,
but I'm glad we talked...
cigarette, surement. Clarissa à ta droite qui parle plus
fort que la musique de choses qui ne t'intéressent pas*

et tu aimerais bien, une fois pour une fois qu'elle
ferme

Oh I, oh, I'm still alive

Hey, I, I, oh, I'm still alive

sa gueule. Rougeolement chatoyant du couchant
dehors, chambre inondée de carmin, ce serait
extraordinaire de se mettre à la fenêtre et regarder
tomber le soleil, la musique plein les oreilles
mais

Hey I, oh, I'm still alive

Hey...oh...

Clarissa à ta droite qui parle plus fort que la musique,
en fait te dérange pas tant que ça, juste
pas la peine de lutter, laisse toi couler dans la lumière
et le son, l'occiput vissé contre l'étagère.

Petite lumière au coin des lèvres, déroband à l'univers
un instant d'absolu.

Moïse te parle, il veut en savoir plus sur toi. Puis quoi encore,
et lui qui dit que tu as tout le temps l'air loin. Il dit que tu
travailles bien, tu t'intègres. Il voudrait de l'aide alors il
t'emmènes à l'église où il dort. Il a besoin de toi car il doit
relever une statue qui est tombée, mais toi tu reste-là à
regarder autour. Ils ont enlevés les vieilles statues de saints
criardes et à la place, il y a des grandes figures en bois flotté,
aggloméré pour former des personnages étranges, entre
l'homme et le cerf. Ces choses exercent sur toi une grande
fascination. Six mois que tu t'es installée dans le village et tu
n'es jamais allée dans cette église, tu croyais qu'ils priaient
Jésus tous les dimanches soirs, pas... Pas quoi ?

A vous deux, la statue n'est pas trop dure à remettre en place.
Il fait trois pas en arrière et comme d'autres joignent les

mains pour prier il se couvre les deux yeux, mains bien à plat sur le visage.

Tu demandes, pourquoi ?

Et là il sait qu'il t'a épinglée, qu'il a un truc pour te faire parler. Mais tu continues quand même à poser des questions, car la grande ombre des personnages de bois te happe et ne te relâche pas.

Il sourit, tu souris en retour. Tu vois ma fille c'était pas plus compliqué que ça. Tu espères bien fort qu'il t'embrassera ce soir et essaiera un peu de sortir avec toi, juste un peu pour que tu lui dise non, désolée, ça marchera pas. Il est de ceux dont le beau visage ne cache rien qui mérite de s'y attarder plus d'une fois. Quand tu dira ça à Clarissa elle sera morte de rire, sûr. Tu penses de moins en moins à la maison d'avant, c'est ce que tu réalises ; il te parle et tu ne l'écoutes pas. Ces choses qui s'effacent, si douloureuses il y a peu, si diffuses maintenant. Tu te demandes comment va la forêt. Les choses seraient probablement plus amères si tu n'avais pas rencontré Clarissa en arrivant à ce nouveau lycée, faites pour vous entendre, oh ouais. Ensemble, moins dur de tenir, moins dur de supporter les cours et les imbéciles, plus de rires. Il sourit encore et te demande à quoi tu penses. Dans ton dos la fête continue et la musique et les danses. Tu lui dit que tu te demandais si tous, vous aviez vraiment un avenir. Il n'a pas l'air de comprendre. Sourire, allez viens là plus près de moi, tu te dit que demain tu en rira avec Clarissa.

Moïse dit : « Ne va pas dans les montagnes, ne dépasse jamais la ligne des mélèzes. » Tu obéis.

Moïse dit : « La montagne ne nous appartient pas, Celui qui y vit règne sur ces terres et ne tolère les hommes que parce qu'ils Le craignent. » Tu fais oui de la tête.

Moïse dit : « Des gens s'y sont aventurés, ils ne sont pas revenus. Parfois une bête s'égaré et on retrouve sa carcasse broyée, en bas d'une falaise. Comme si elle avait été attrapée et jetée au bas de la montagne avec une grande fureur. Ces temps là, il faut redoubler d'offrandes. » Tu demande ce qui vit dans la montagne.

Il marmonne qu'il y a des traces et que l'on entend parfois résonner dans la brume la foulée d'une chose bien trop grande. Le feulement rauque qui ronfle dans la vallée par temps d'orage, quand Il est satisfait de la colère du ciel.

Moïse dit : « Il doit savoir qu'une crainte profonde nous emplit à son idée, Il doit savoir que nous n'oublions pas son nom. »

Et, tremblant, il ajoute.

« Tu as vécu ce que j'ai vécu et ce que tous les autres ont vécu il y a deux ans. Tout le monde a commencé à mourir, et en moins d'un mois il y avait plus de morts que de vivants. Je sais ce que tu as entendu, une épidémie sans doute, une vieille maladie déterrée dans un coin reculé du monde, mais je vais te dire ce qui est vrai. Un matin, une chose oubliée s'est réveillé dans les montagnes, ce vieux dieu est sorti de son refuge et ce qu'il a vu lui a déplu. Les hommes avaient oublié la peur, ils se laissaient aller à se croire immortels. Alors Il a lâché sa pestilence sur nous et a décimé l'humanité, au hasard. Certains, si rares, ont été épargnés. Sans raison précise, j'ai entendu dire. Exactement. Il voulait que survivent quelques hommes, pour servir de témoins à sa fureur. »

Tu demandes pourquoi il te raconte tout ça.

Il dit : « Depuis ton arrivée ici, je sens une grande rage en toi.

C'est ce qu'il faut pour Le servir. Si tu es prête à abandonner un peu de ta vie, Il te prendra cette rage, Il te videra de cette part sombre qui sonne en toi, et tu auras enfin la paix ».

Tu lui demande quelle colère il voulait étouffer, lui, pour servir son dieu avec autant de dévotion.

Il dit qu'il ne le sert que depuis un an. Il s'était installé ici avec un groupe hétéroclite de survivants, et sa petite fille. Il était un des rares à avoir un proche encore en vie, et il la chérissait de tout son être.

Il dit qu'un jour sa petite fille s'est perdue dans la montagne et qu'ils n'ont jamais pu lui offrir de sépulture. Alors il a compris que les vieilles rumeurs étaient vraies, il a pleuré et hurlé mais seul le vide lui répondait dans les hautes terres. Il est allé dans la montagne, pour être pris lui aussi, en espoir que, peut-être, sa fille serait rendue en échange. Mais les montagnes le repoussaient et il émergeait de la brume à quelques kilomètres du village. Pourtant, là-haut, il entendait des choses, dans le froid mordant et les dernières neiges.

Il a su que le dieu ne voulait pas de sa carcasse. Il a hurlé sous les étoiles. Puis, après quelques semaines de délire où il s'est laissé mourir, refusant la nourriture apportée par les autres villageois, il a compris quel était son rôle.

Plus que les autres il savait quelle force résidait dans les hauteurs ; alors il édifia un culte, remplaçant les anciennes idoles par ce nouveau dieu impitoyable. Il prêchait qu'il n'y avait nulle miséricorde en lui, seulement une force animale. Peu à peu, son église se remplit. Le village prospérait, c'était un fait, depuis qu'ils vénéraient le grand Maître.

Alors ils ont continué.

Agrippée à ton sac, tu passes le portail. Surtout pas sourire ni tirer la tête, juste de l'assurance, tu veux

leur montrer que tu es sûre de toi alors qu'en vérité aucun d'entre vous n'as le moindre gramme de certitude à cet âge là. Tu te demandes si c'est facile de se faire de nouveaux amis, si tout ira bien et si tu n'as pas l'air idiote dans ces vêtements là.
Les grilles du lycée se referment sur toi.

Moïse te conduit dans les hautes terres, montrant le chemin. Là-haut c'est la brume céleste qui respire, flux et reflux, une grande mer à l'envers, s'abîme contre la montagne. S'enfoncer dans les nuages, sillonner entre les pins, il te montre, là, là et puis ici, tourner à droite après la roche. Tu ne sais pas si tu dois le croire, alors tu te dit que ça doit signifier que tu n'y crois pas.

Il te fait signe, un caillou comme les autres, entre deux pins comme les autres, et malgré que tu refuse d'y croire, tu te surprend à graver l'image de ces deux pins et de la pierre, là, bien au fond de toi.

Il ouvre sa veste, sors un petit paquet de tissu sombre, en retire des esquilles d'os garnies de chair, marbrées de sang brun coagulé. Il s'agenouille et glisse ça dans le creux de la pierre, pas enfoncé-caché, juste posé délicatement dans une faille. Petite boule de chair après l'autre, doucement, concentré sur sa tâche, il semble voir des motifs dans la roche qui l'incitent à placer ce morceau là, ainsi, le suivant d'une autre manière. Tu te surprend à corriger mentalement la position d'un d'os, et tu le vois doucement bouger l'esquille blanche, à sa place enfin.

Il finit, se relève et te jette un regard vide, comme surpris par ta présence. Il se souvient, il voulait te montrer, la route et l'offrande. Pour apaiser la faim de la chose, pour lui montrer que l'on respecte et craint sa présence, là-haut dans les

brumes et les roches humides et noires.
Moïse te fait signe de le suivre, il faut redescendre, et plus vite
que vous êtes montés.
Vous n'êtes pas chez vous ici.

Ils sont tous les deux à la table de la cuisine ce soir là.
Maman les yeux en l'air, papa pensif. Il faut qu'ils te
disent, le boulot qui déménage il faut suivre aussi
sinon plus de sous alors tu pense, mais la maison et le
bois et tout ce qui est toi que tu as enfoui ici mais c'est
trop tard ils ne voient pas ces choses là, se disent que
tu es triste à cause des habitudes et de tes amis du
collège alors qu'en fait, en fait, c'est toute ton enfance
qu'ils carbonisent d'un coup. Tous ces arbres où se
sont gravés tes jeux, le ruisseau loin et ton saule au
bord, Tug-Tug et les Bidzars, tout ça volé, parti.
Enfouie sous tes couvertures tu pleures comme jamais
tu n'as pleuré de ta vie, en silence pendant qu'eux
dans la cuisine parlent de cartons et de prêts. Ils ne
comprendront jamais ce qu'ils ont mis à mort ce soir
là.

Suivre Moïse car c'est tout ce qui te reste à faire, tu penses,
étouffer Clarissa qui fuit, le papier dans la salle de classe, la
dignité à l'enterrement de ton père, maman dans un sac au
milieu d'autres sacs. Écraser la boule au ventre, jour après jour,
rituel après rituel. Suivre Moïse qui t'explique dans les
moindres détails, les petites choses, les milliards de petites
choses, comment poser un cierge sur une pierre pour
pardonner une offense, comment écouter une confession et
ce que l'on doit sacrifier au maître en échange.

Les ombres des chênes glissent sur ta robe à pois, gambade sous les feuillages, à la recherche d'un Bidzar, mais c'est plus tellement comme avant en fait, il y a comme une ombre sur toi et tu n'es pas trop sûre, tu te retiens d'en parler. Il t'as pas fallu si longtemps au collège pour comprendre que ces choses là ne se disent pas.

Les Bidzars sont bien discrets, invisibles et d'une certaine façon tu sais bien pourquoi mais tu délaisses l'idée car elle ne compte pas, elle ne t'apporte rien. Tu files vers le ruisseau, direction le saule. Sous les branches plongeantes, Tug-Tug comme d'habitude, posé sur ses quatre roues crevées. Tu t'allonge sur le capot rouillé, prends le soleil par éclats, quand le saule veut bien en laisser glisser entre ses branches. La rivière roucoule à deux pas, tu fermes les yeux et tu pourrais presque les entendre glisser, là, dans les ombres, te murmurer qu'ils ne sont jamais partis et qu'ils sont encore avec toi. Pour toujours.

Tu l'assiste dans ses offices, tout le village là, à comprendre que c'est toi qui prendra sa place le jour où, le jour où il faudra et ils acceptent oui, car chaque chose à sa place et si Moise a fait ce choix alors tous le font car Moise seul connaît si bien leur Maître et Moise si bien sait parler de lui et inspirer la peur dans leurs cœurs. Tu prie et tu suis les rituels, peu à peu appris, ingurgitée toute la glose, cette nouvelle liturgie païenne. Mais tu n'as jamais cru et tu continue à ne pas croire, le seul absolu de ta vie, il a été perdu à cause d'une stupide porte entrouverte, alors un dieu...

Courir dans les bois après l'école, sauter dans les feuilles mortes, traquer entre les arbres. Le soleil qui

sombre et fait couler son or sur toute la colline, et en bas toi tu lances des cailloux dans la rivière. Les Bidzars font leur vie, tu troubles leurs habitudes en réclamant des renforts. Un gros truc pas clair tapi dans les fourrés, tu as besoin de leur aide pour en venir à bout. Vous rampez dans la boue et les branches mortes, remontant dans le couvert des arbres. Il est là, immobile dans le noir, attendant que la nuit tombe pour rôder en quête d'une proie.

Dociles, tes troupes encerclent le fourré. Tu donnes l'assaut la première, car tu es plus grande qu'eux et plus vaillante.

Le chat fait un grand bon face à ta charge et prend la poudre d'escampette à la vitesse du son. Les Bidzars sont en délire, encore une fois tu prouves ta valeur de grande guerrière !

Ils t'accompagnent sous le Grand Saule et vous partagez ensemble le goûter dans Tug-Tug, bien calés au fond des grands sièges.

La pensée d'un être puissant et carnassier qui rôde, là-haut, prédateur de l'homme, c'est un réconfort. Moise avait raison, la confrontation à une puissance supérieure vous vide de vos vieilles douleurs. Et en fait naître de nouvelles.

Il y a un grand saule qui étend ses branches paresseuses dans un trou d'eau. Tu crois voir un truc briller entre les feuilles, alors tu te lances sur les pierres humides, toute excitée, et là-dessous une vieille voiture, un katkat comme on dit, pneus crevés et tout abandonné, rouillée mais dans tes yeux ça fait boum, une galaxie d'histoires pas possible qui se déversent dans ce petit coin de monde et déjà t'es sur

le siège conducteur et les étoiles défilent à toute vitesse lumière et la voiture bascule dans les creux déchaînés de l'océan infini à un train d'enfer sur les chemins de fer de l'ouest les hordes sauvages aux trousses ; les Bidzars qui sont là enfin avec toi, pas besoin de leur demander ce qu'ils en pensent tu sais déjà.

Bientôt il sera tard et le ciel se teintera de rouge, les bois frissonneront sous le vent du soir et il sera temps de rentrer à la maison avant que maman s'inquiète.

Moïse va souvent dans la cave sous l'église. Moïse ne parle pas de la cave sous l'église. Moïse, Moïse finit par te dire que tu as trouvé ta voie, que tu es prête et toi tu es toute vide à l'intérieur de ce que tu as déversé en silence pendant tes prières pour le vieux Maître. Moïse te dit qu'il te reste une chose à comprendre et il t'emmène à la porte de la cave. Ils commencent à gémir et à se plaindre dès que la lumière fuse dans la pièce sombre. Ils sont nus et maigres, souillés par leurs excréments, grouillant de mouches. Ils supplient que oh... ils supplient que mon dieu s'il vous plaît non pas comme les autres pitié.

Moïse referme la porte et dit, il dit : « Il ne s'intéresse pas à la chair des bêtes, c'est de notre dévotion qu'il se nourrit, nos sacrifices qui Le repaissent. »

Et voilà, les regards en coin quand tu es arrivée, soudain tu te vois dans la cave crasseuse attachée au mur.

Moïse dit, il dit : « J'ai tout de suite su que tu pouvais mieux le servir avec ton esprit qu'avec ta chair. J'ai senti en toi la même hargne que je lui offre chaque jour en sacrifice. »

Ta tête tourne, les petits bouts de viande, la chair qui te collait aux doigts, appris à poser tout ça comme il faut sur la grande

Pierre, là-haut dans les montagnes, pour la grande bête de Moïse. La chair, le sang et les os, pas du mouton, pas de la chèvre. Non non. Sur tes mains, dans tes prières. Le monde tourne et Moïse dit, il dit : « Il faut bien le faire, ce n'est pas un si grand drame. Après tout, personne ne les pleurera. »

Tu vas de plus en plus loin dans les bois, à chaque sortie passée à les suivre le plus discrètement possible. Dans ta petite main une bille, accroupie derrière un arbre à regarder osciller les branches dans le vent. Cette fois, tu vas plus loin dans la forêt. Il y a ce son étrange qui t'entraîne plus en avant à chaque pas. Les Bidzars semblent s'approcher de plus en plus, comme si en allant plus loin de la maison ils devenaient moins craintifs. Soudain, au détour d'un chêne, tu te retrouves devant une rivière, une petite mais une vraie, avec son petit torrent qui glisse en clapotant entre les rochers. Une rivière, extasiée, c'est incroyable, si papa savait mais chut, il faut garder ça pour toi car les Bidzars sont très discrets, il n'y a que toi qui peut venir.

Crépuscule, grand silence sauf cette fenêtre sous laquelle tu passes, un couple qui gémit à l'unisson dans sa couche. Sur l'instant leurs ébats te semblent vulgaires, si vulgaires alors que tu sais, toi, qu'à cent pas de là, on pourrait dans l'ombre de la cave, attendant d'être égorgé pour servir un dieu que l'on ne connaît même pas. Glisse le long du mur, la porte. Te reviennent les prières, ton toi d'hier, quand tu ne connaissais pas encore le prix du sang. La question c'est : as-tu envie que ce qui était là avant revienne ? Tu respires bruyamment, trop dans ce silence.

Non, mais trop tard, ça n'en vaut pas la peine, pas à l'idée que toi, tu aurais pu être dans la cave.

Tu casse le verrou, immédiatement impose le silence. La lanterne éclaire peu, mais suffit. Un coup de hache pour chaque chaîne, sont là tremblant tous les trois à te regarder sans comprendre.

Alors tu dis, et c'est avec la voix la plus claire que tu aie jamais eue : Il y a des affaires dans la grande grange en bas du village. Il faudra éviter les routes un moment et faire attention aux traces.

Fuyez.

Et puis ça, loin, si loin perdu au large que tu ne sais pas si il y a encore autre chose plus en arrière.

Maman dans la main, tourner en rond sur le petit sentier qui fait le tour du jardin. Grosses larmes sur tes joues, secouée par le chagrin. Perdu perdu le chien. Quoi déjà le nom du chien ? Et papa qui sors de la maison avec une tête pas d'habitude, maman lui dit une chose juste avec les lèvres que tu peux pas comprendre car tu es trop en bas avec les yeux trop humides.

Alors maman à genoux près de toi et qui dit, c'est pas grave, il est pas perdu ton chien, il est parti avec les petits lutins qui vivent dans les bois, il reste avec eux pour jouer. Il reviendra, ne t'en fait pas. Un jour.

Et toi, toute gonflée de fatigue, une nuit entière à pas trop dormir à cause de ça, tu comprend pas, un lutin t'as jamais vu ça alors tu demande c'est quoi.

Un genre de bidule bizarre qui vit dans les bois elle dit maman en te prenant contre elle sa peau douce et ses cheveux de maman.

Lutin ça te dit rien mais bidule bizarre, bidule bizarre,
bidule bizarre, bidule bizarre, ça c'est un mot bien.
Et par dessus l'épaule de maman qui te ramène dans la
maison, il y a au fond du jardin sous les arbres des
choses étranges qui te regardent. Tu es la seule à les
voir mais tu n'as pas peur.

Installée au dessus du village, assise au pied d'un mélèze, tu
regarde le soleil se lever. Tout va bien, c'est sûr.

Tu devrais partir.

Clarissa dans les couloirs, papa dans sa caisse et maman dans
son sac sont revenus près de toi. Du plomb liquide dans la
tête.

Tu devrais partir, maintenant, il est presque trop tard, mais tu
peux pas, c'est impossible. Allée trop loin toute seule, cette
fois on va laisser glisser et oublier.

En bas on se lève et on commence à vivre.

Et soudain ça gueule, ça cours. Au dessus de tout ça les cris, la
rage de Moïse.

On te voit.

Tu cours dans les bois, glissant entre les ombres, toujours plus
haut dans la montagne et tu entends raisonner dans ta tête
une voix qui dit qu'il ne faut pas y aller que c'est son territoire
et la même voix en bas qui te traque et qui hurle et qui bave
de haine en jurant que ta chair Lui servira de repas si tu n'es
pas digne de Lui offrir le reste.

Tu remontes, tu remontes, la neige, les nuages, la sensation
pesante que là-haut il y a... pas si sûre en fait, un frisson dans
la nuque car tu ne sais pas, ce qui est vrai et ce que vous vous
racontez pour ne pas penser aux morts, des années de ça,
toujours à vous hanter le cœur.

Et avant ça encore, les deuils qui vous rongent tous depuis

que vous êtes nés, à peine arrivés au monde qu'il a fallu apprendre à perdre tout ce qui compte et à grandir pour apprendre à refuser de le voir.

C'est un claquement comme les autres, sans importance dans ce grand monde tout vide. C'est un coup de fouet dans ton dos, enfin, et une sensation désagréable dans la poitrine, froide et brûlante en même temps.

Alors il n'y a plus rien à en dire, et juste quelques mètres à te traîner derrière cet arbre dans la neige.

Étrange, comme ça fait remonter tous les vieux souvenirs.
Mourir.

Rabougrie contre ton tronc d'arbre tu tousses encore et encore - la neige à tes pieds toute tachée de vermillon - luttant contre le froid qui se love dans ta poitrine, insidieusement.

Mais pourquoi se battre ?

Du creux de la combe montent les grondements rageurs de ton assaillant. Bientôt ton bourreau, et tu devrais te sentir bien, enfin, que tout ça passe.

Tu crèves de peur.

Une main plaquée sur ta poitrine, tu sanglotes. Le monde qui se tait d'un coup. Maman dans un sac et papa dans sa caisse. Clarissa qui claque la porte, résonne encore et le soleil vermillon, et la musique qui aurait dû continuer à résonner encore longtemps, mais le disque saute. Un coin caché au fond des bois, une vieille voiture qui continue de rouiller sous un saule avec ton cœur encore coincé entre les sièges, et des petites choses qui tournent dans les ombres, les arbres, à te chercher, mais tu n'es jamais revenue.

Il gueule, et il gueule, il a vu le sang, alors il te dit de sortir, beugle alors qu'il a passé ces mois à te dire que là-haut c'est le domaine du Maître. Mais le sang et la colère ont plus de poids que tous les blasphèmes.

Sors de derrière l'arbre, respire mal, une seule goutte de sang vermeil qui glisse sur ton menton. Tu es à genoux, tes jambes qui te portent plus. Lui, là, campé dans ses bottes, avec sa carabine, le meurtre dans les yeux qui recharge, Une cartouche, deux cartouches.

Allez ça va, c'est pas grave, tu attendais ça en fait, c'est rien, ferme les yeux et souffle, souffle ça ira.

Sauf que.

Les deuils et la colère ne partent pas.

Sauf que.

La peur de mourir reste là.

Sauf que.

Dans ta poitrine qui brûle comme un feu, les lèvres de Clarissa contre tes lèvres qui remontent comme un feu d'artifice et la forêt tremble, gronde, c'est plus puissant que toi, ça te relève debout droite sans armes face à lui, mais son fusil ne te menace plus et c'est une certitude, c'est ta rage qui fait bourdonner l'air et le sang qui imbibe ton écharpe en laine, ta main plaquée contre ta poitrine, rien ne peut résister au feu qui est resté en toi si longtemps, qui n'a jamais vraiment voulu en sortir.

Il est là, sa cartouche à la main les yeux perdus dans le doute à te voir enfin tout entière ; regarde droit dans tes grands yeux bleu électrique ou bien derrière ; peut-être y a t'il quelque

chose d'énorme qui se lève et écarte les arbres ; mais c'est ta fureur qui résonne le plus fort et qui lui fait lâcher son arme il recule et il s'enfuit en hurlant.

Alors tu fais un pas et un autre et tant pis si la douleur monte et reflue et remonte, tant pis si ça te fais grimacer, c'est pas grave il faut essayer. Tu sens quelque chose d'énorme derrière toi, qui te pousse tendrement vers l'avant et tu revois le saule au bord du ruisseau, le pick-up rouillé et les choses étranges que l'on voit bouger dans les bois à cet âge-là.

Une goutte de sang vermillon perle sur ton menton et tu as ce sourire qui brille sur ton visage. Remontent encore et encore comme des vagues les instants passés qui se sont perdus depuis longtemps pour le reste de l'univers, sauf toi, sauf pour toi. Ils ont pu tout oublier, car ils ont grandi ou car ils sont morts, mais c'est encore là et tu marcheras avec. Ils sont à toi, ils sont toi, peu importe leur couleur.

Tu vas peut-être mourir, la neige est froide et ton souffle est faible. Mais si tu réussis à marcher, si tu arrives à vivre tu sauras. Il faut embrasser de tout son cœur ce qui rôde dans les ombres, savoir s'asseoir et accepter enfin que le temps passe. L'existence, tu penses, c'est apprendre à perdre pour se faire de beaux souvenirs, et tu commences à rire même si ça fait mal, ça aurait fait rire Clarissa aussi.

La lumière du matin ne quitte pas tes grands yeux électriques, et tu souris, chaque pas plus loin.

Étrange, comme ça fait remonter tous les vieux souvenirs.
Vivre.

Crédits musicaux : *Alive* (extraits) – Pearl Jam, sur l’album “Ten” (1991)

Image de couverture : *Typical Oregon forest: enchanting and peaceful*, numérisé par l’Oregon State University (Visual Instruction Department Lantern Slides pour la collection d’origine), distribué dans la bibliothèque « The Commons » de Flickr, aucun copyright.

“En Éclats” prend place dans le même univers que ma nouvelle “Les premiers jours de mai”, parue dans le volume 50 de la collection Hélios, *Un tremplin pour l’utopie* (Les Moutons Électriques, Mnémos, ActuSF).

Texte publié et distribué par mes soins, dans le cadre du Ray's day 2016, sous licence Creative Commons BY-SA, sur mon blog [Pixel Codex](#).



Vous pouvez :

Partager — copier, distribuer et communiquer cette nouvelle par tous moyens et sous tous formats ;

Adapter — remixer, transformer et créer à partir de cette nouvelle ;

pour toute utilisation, y compris commerciale.